

Le rôle des femmes dans les dynamiques de survie et de solidarité face à la persécution dans le 18^{ème} arrondissement – le cas Kofman 1939-57

La philosophe Sarah Kofman publie en 1994 un court et bouleversant récit autobiographique intitulé *Rue Ordener, rue Labat* (par la suite : RORL).

Alors âgée de soixante ans, elle y évoque pour la première fois ses souvenirs d'enfance durant l'Occupation et fait notamment le récit du long séjour qu'elle effectue chez une ancienne voisine qui accepte de les cacher, sa mère et elle.

En prenant pour point de départ la distance géographique qui sépare la rue Ordener de la rue Labat, ce projet de recherche tente de définir un paramètre suffisamment étroit pour qu'il soit possible de reconstituer de façon minutieuse et détaillée les circonstances, les conditions et les conséquences de ce sauvetage ainsi que ses répercussions dans l'après-guerre.

Si Sarah Kofman, depuis la parution de son livre, a été la face visible de ce sauvetage, il m'a paru pertinent d'élargir le champ de recherche à sa fratrie : au total trois filles puis trois garçons, nés entre 1930 et 1940. Derrière la diversité des destins, un point commun émerge - les six enfants doivent leur survie à des femmes, certaines juives, d'autres pas, mais toutes habitant dans le voisinage de la rue Ordener où vit la famille Kofman. Aucune n'appartient à un réseau de sauvetage organisé. Ce sont de simples voisines - pharmacienne, institutrice ou mère au foyer - qui ont pris l'initiative d'agir, hors de leur sphère domestique, sur la base de leur relation de bon voisinage avec Madame Kofman. Des sources multiples sont à la disposition du chercheur, notamment par exemple dans des fonds encore largement inexploités des archives départementales de Paris (fichiers immobiliers, casiers sanitaires, registres scolaires, justices de paix...). Cette recherche, dont seules les prémisses sont esquissées ici, plaide en faveur d'une histoire sociale des femmes pendant l'Occupation. Elle croise les réflexions récentes sur l'éthique du *care*.

La démarche micro-historique que nous proposons ici est l'occasion de revisiter aussi la question de l'antisémitisme au prisme des relations de voisinage durant la guerre et dans les années qui l'ont immédiatement suivie. Peut-on être antisémite et faire acte de solidarité avec la population juive ? A quelles conditions ? Dans quelles circonstances ? Quels sont les mécanismes sociaux qui président à ce choix ? Comment ces choix s'infléchissent-ils dans les années qui suivent la Libération ?

À partir du cas Kofman, cette enquête se fixe un triple objectif : d'une part, de mettre en lumière le rôle actif qu'ont joué les Juifs dans leur propre sauvetage ; d'autre part, de livrer des

indices précis sur la nature et la proximité des liens qui existent entre la population juive et non juive sous l'Occupation et notamment du rôle des femmes en leur sein ; enfin d'interroger, à travers le prisme du logement, la question de la survie - physique, psychologique, économique, culturelle et identitaire – des Juifs dans l'après-guerre et de leur réintégration dans la société française.

Je vais survoler, dans les lignes qui suivent, deux de ces trois points.

*

Nés en Pologne respectivement en 1900 et 1904, mariés à Varsovie en mars 1930, Berek¹ et Fincza-Fajga² Kofman sont installés en France depuis exactement neuf ans quand les troupes allemandes attaquent la Pologne.

Une étude de leurs domiciles successifs (menée sur la base des recensements de 1931 et 1936, des casiers sanitaires et des fichiers immobiliers disponibles aux archives départementales de Paris) donne la mesure de leur avancée sociale et de leur intégration. Leur point d'entrée en France s'effectue à Saint-Quentin, dans l'Aisne. Ils habitent quelques mois chez Léon FEDEROWSKI, un marchand de volailles russe pour lequel je présume Berek assure l'abatage rituel. Arrivés à Paris, dans le 18^{ème} arrondissement, en avril 1931, les Kofman logent d'abord dans un hôtel rue Labat, au n° 23, le Beatrix. Après la naissance de leur deuxième fille, ils déménagent à quelques pas, dans un immeuble où vivent en majorité des Juifs étrangers, polonais pour la plupart. Avec ce deux-pièces-cuisine, ils échappent déjà au sort des immigrants les plus pauvres.

Dans les années suivantes, la famille continue de s'agrandir. En 1938, les Kofman attendent leur cinquième enfant. Ils déménagent au n° 6 de la rue Ordener. Situé au premier étage sur cour d'un immeuble haussmannien de bon standing, c'est un large trois-pièces avec WC privatifs. En termes de surface, les Kofman se retrouvent mieux lotis que les trois quarts des ouvriers parisiens. Leur loyer a doublé, passant de 960 à 2 000 francs. Plus notable encore : ils sont, parmi les 42 locataires de cet immeuble composé en majorité de cols blancs, les seuls immigrants.

Dans cet appartement, Berek a un bureau dédié, une pièce « lambrissée et tapissée » dans laquelle il reçoit les membres de sa communauté. Il est le rabbin d'une petite synagogue non consistoriale, un lieu d'étude et de prière, une *shuln*, comme il y en avait des centaines à Paris dans

¹ Né le 10 octobre 1900 à Sobienie-Jeziory, un village situé au sud est de Varsovie.

² Née le 4 avril 1904 à Pulawy. Elle a grandi à Varsovie. Le prénom « Fincza » qui circule dans les notices biographiques est la version déformée et francisée de « Fincza-Fajga ».

les années 1930. Là, les Juifs étrangers de la même région se regroupent. Berek Kofman se retrouve ainsi à la tête d'une société de secours, ou *Landmanschaft*, la « Société 'ESRAS ISRAEL' » dont je n'ai pu trouver à ce jour que très peu de traces. Située au n° 5 de la rue Duc, la *shuln* de Berek Kofman occupe l'une des deux pièces du logement de Shabbsé Zyssermann, né à Lodz en 1905. C'est une petite salle au sous-sol d'un bâtiment sur cour.

Même si la situation des Kofman en 1939 paraît relativement enviable, du moins comparée à celle de nombreux immigrés, ils ne sont pas pour autant « “assimilés” », point que souligne Sarah Kofman elle-même. Seul le yiddish est parlé à la maison, Berek et Fincza-Fajga ne parlant pas, ou mal, le français. Fincza-Fajga a appris le polonais sur les bancs de l'école communale au côté de ses camarades catholiques et maîtrise l'écriture cursive latine, ce qui n'est pas le cas de Berek.

Les enfants, bien que tous nés en France, n'ont pas la nationalité française. Berek a omis, pour quatre de ses 6 enfants, de faire la déclaration parentale ad hoc. C'est suffisamment rare pour être noté. Le registre scolaire de l'école de la rue Doudeauville, école dans laquelle s'est effectuée la presque totalité de la scolarité élémentaire des trois filles aînées, nous permet de contextualiser cette information car y sont consignées, outre les dates d'entrée et de sortie, l'adresse des parents et leur nationalité. Parmi les élèves juives de sa classe, pourtant toutes nées de parents étrangers, Sarah est la seule dont la nationalité n'est pas enregistrée comme française.

Les enfants Kofman sont scolarisés à l'école laïque, mais sous leur prénom hébraïque, non francisé. Un rabbin délivre à la maison un enseignement religieux à l'aîné des garçons.

Pourtant ni la langue ni la nationalité ni la religion ne constituent en réalité un frein à la perméabilité entre Juifs et non Juifs, entre Juifs séculaires et Juifs orthodoxes. Le réseau de bon voisinage que nouent les Kofman dans cet étroit périmètre du 18^{ème} arrondissement, entre la rue Labat où les Kofman ont élu domicile en 1931 et la rue Ordener d'où ils vont fuir en 1943, l'illustre parfaitement.

J'évoquerai ici quelques-unes de ces voisines et le rôle qu'elles jouent à partir du 16 juillet 1942, date à laquelle Berek Kofman est arrêté. Comment une immigrée polonaise, sans ressources, ne parlant pas ou peu le français, dont le mari vient d'être arrêté, qui est elle-même traquée, peut-elle faire pour cacher non pas un, non pas trois mais six enfants, âgés de deux à onze ans qui tous ont survécu ? C'est ici qu'entrent en scène ses voisines.

Lucienne de Torrès, née Doumenjou, est la pharmacienne du bas de l'immeuble. Elle « fai[t] cadeau [aux enfants Kofman], pour jouer, de grands panneaux publicitaires ». C'est elle qui héberge

Sarah de façon épisodique quand les rumeurs de rafle s'amplifient. C'est son nom encore qui apparaît en février 1944 comme « répondant » à la place de celui de Fincza-Fajga sur le registre des sœurs de Notre Dame de Sion quand Sarah est cachée à la campagne, dans le Loiret.

Lucie Fagnart, née Wiederman, est veuve et vit avec sa mère et son fils Lucien. C'est l'une des institutrices de l'école primaire mentionnée plus haut et que fréquentent les trois sœurs Kofman. Elle habite rue de La Chapelle, à quelques mètres du domicile des Kofman, au coin de la rue Ordener. Elle emmène parfois les sœurs au zoo, leur fait des petits cadeaux et donne gratuitement des cours de piano à Sarah. C'est chez elle que Sarah trouve refuge en dernier ressort un soir de 1943, après le couvre-feu.

Est-ce Lucie Fagnart qui tient le registre scolaire ? La question n'est pas sans importance car sous la rubrique « Observations sur la conduite, le caractère, la tenue, l'intelligence », la rédactrice ne se borne pas à noter exclusivement les informations demandées. Elle prend soin de témoigner aussi du destin de chacune des élèves disparues. Informations glanées où ? Et quand ? Ainsi est-il inscrit en face du nom d'Hélène Grinberg, dont le père, polonais, est marchand ambulant : « A disparu en 1942. Déportée. Probablement brûlée ». Et en face du nom d'Hélène Goldenberg, dont le père est tailleur : « Enfant parfaite. Déportée ? ». Pour Sarah, elle a noté : « Remarquablement intelligente, bûcheuse, ambitieuse, sèche. A la campagne. Rentrée en oct 45. »

Yentl Gutman, dite Jeannette, est aussi une voisine. Originnaire d'Edinet (Bessarabie), arrivée en France en 1934, elle a dix ans de moins que Fincza-Fajga. Elle travaille comme finisseuse et fait du porte-à-porte avec sa sœur Édith pour vendre le tout jeune quotidien yiddish d'obédience communiste, la *Naye Presse*. Elles sonnent souvent et toujours avec malice chez le rabbin Kofman qui les éconduit tout aussi régulièrement. Jeannette quitte Paris durant l'exode et s'établit durablement en Normandie, à Nonancourt. Elle ne se fait pas enregistrer comme juive et parvient à se procurer une carte d'alimentation et un logement. C'est par son entremise que cinq des six enfants Kofman sont cachés pendant la guerre. Elle héberge chez elle durant toute la guerre l'une des filles et réussit à placer trois autres des enfants dans les environs immédiats, ainsi que Sarah mais pour une période plus courte. A la Libération, l'appartement rue Ordener étant occupé par des sinistrés, c'est par son entremise encore que Fincza-Fajga trouve un logement à Nonancourt. Elle y restera avec tous ses enfants jusqu'à son retour définitif à Paris durant l'été 1945.

Claire Prod'hom (née Chemitre), que les lecteurs de *RORL* connaissent sous le nom de Mémé, habite rue Labat, au n° 5, à quelques mètres de l'hôtel où emménageaient les Kofman en 1931. Elle

tient « une petite imprimerie » dans la cour intérieure de son immeuble. Née en 1904 dans une famille de la petite bourgeoisie de l'avenue de Suffren, Claire Chemitre est la cadette d'une fratrie de cinq. Elle rêve de faire carrière dans la chanson. Mère à dix-neuf ans, divorcée à vingt-deux, veuve à vingt-trois, elle vit avec son fils unique, Bernard, qui a presque vingt ans d'écart avec le plus jeune fils de Fincza-Fajga. En 1931, le recensement indique que Claire est en ménage avec Louis Lucibello, un italien typographe. Durant l'Occupation, elle a pour ami Paul, un libraire de la rue de Flandre, qui « venait à peu près une fois par semaine dîner et passer la nuit avec elle ».

Sarah Kofman relate dans *RORL* la rencontre de sa mère avec Claire Chemitre : « Elle avait remarqué ma mère dans la rue qui poussait dans un landau de “si beaux petits enfants blonds” et elle s'informait toujours de notre santé. » Cette insistance sur la couleur des cheveux des petits Kofman dans le discours rapporté est lourde de sous-entendus et Sarah Kofman évoque ailleurs les poncifs antisémites de Claire, « Tu as le nez juif, « les Juifs ont crucifié notre Seigneur Jesus Christ ; ils sont tous avares et n'aiment que le pognon ».

Cet antisémitisme ordinaire n'empêche pourtant pas Claire et Fincza-Fajga, qui ont le même âge, de se lier. Ce lien survit même au déménagement des Kofman rue Ordener, à quinze minutes de leur ancienne adresse. C'est Claire qui vient tous les samedis d'hiver allumer le poêle « et réchauffer sur le réseau à gaz la nourriture préparée la veille ».

Claire Chemitre cache Sarah et sa mère durant plusieurs mois. Ce sauvetage vaut à Claire d'être reconnue comme Juste parmi les Nations quelques semaines avant sa mort, en 1989.

Une étude approfondie des archives révèle pourtant que ce double critère de proximité géographique et affectif n'aurait probablement pas suffi, à lui seul, à rendre possible cet hébergement salvateur. D'autres critères entrent en jeu.

Au début de l'année 1943, Claire héberge encore son fils qui a 22 ans. Elle s'occupe également de sa sœur qui a un cancer de l'estomac. Cette situation rend tout hébergement durable impossible. Mais le 27 février le fils de Claire se marie et part s'installer avec sa femme dans le XIX^{ème}. En août, la sœur de Claire décède. C'est donc à partir de cette date que le sauvetage de Sarah et de sa mère est rendu possible, datation que le souvenir de Sarah Kofman corrobore (« La “dame” venait de perdre sa sœur et portait le “grand deuil” », souvenir qu'elle situe « au début » de son séjour). Le séjour de Sarah chez Claire Chemitre aurait donc duré un peu moins d'un an.

Ces circonstances fortuites ont donc joué un rôle important, mais pas nécessairement suffisant. Claire Chemitre possède un atout dont peu de parisiens peuvent se targuer, notamment dans les quartiers populaires - la mère de Claire est propriétaire de tout l'immeuble (20 appartements et une loge). Elle l'a reçu en héritage de sa propre mère. Claire vit au dernier étage. Son frère est installé au-dessous. Dans un contexte d'extrême tension sur les logements à Paris, il est certain que les

locataires sont tous redevables à Claire ; ils n'ont aucun intérêt à la dénoncer. Elle a un moyen de pression sur eux très réel. Moins exposée, moins précaire financièrement, Claire contrôle son environnement. Autant de circonstances qui mitigent les risques encourus.

Ces éléments tendent à montrer que les liens de bon voisinage ne constituent pas à eux seuls des conditions suffisantes de sauvetage, mais que l'antisémitisme ne les exclut pas non plus. C'est la nature et la durée des liens préexistants couplées à l'opportunité – en l'occurrence, un ensemble de circonstances fortuites et concordantes – qui ont rendu ces sauvetages possibles. Les conditions sociales plus qu'idéologiques ont été déterminantes.